FRANCIS JAMMES 1868–1938

Les Géorgiques chrétiennes — Chant septième

Le pauvre que l'on vit paraître dans deux chants
Par la nuit de Noël arriva sur un champ.

Sur un champ, mais que dis-je ? Il n'était champ ni vigne
Car la neige imposait à tous les plans sa ligne.

Il regarda autour de soi, puis s'étendit
Sur ce qui devait être enfin son dernier lit.

L'autre année il avait encore d'un pas ferme
Dans cette nuit divine atteint la bonne ferme.

Il ne le pouvait plus maintenant fatigué
D'avoir passé trop de coteaux et trop de gués.

Il arrêta ses pas : et de même la source
Par ce froid violent interrompait sa course.

Tout de son long couché sous les brillants essieux
Du ciel il contempla la face de son Dieu.

Autour de la très douce et la très sainte Enfance
Les mondes qu'Elle avait créés nouaient leurs danses.

Et ce n'était que joie et bénédiction
Dans le pur tournoiement des constellations.

Devant l'inénarrable Gloire la paupière
De l'errant s'attachait au Fils et à la Mère.

Mais dans l'ombre soudain il vit le Charpentier
Dont Dieu à Nazareth apprendrait le métier.

Cet homme aux saintes mains par le marteau noircies
Prouvait l'humble grandeur d'une pénible vie.

Et le pauvre couché dans les flocons crut voir
Quelque ancien compagnon se reposant le soir.

Sous le dais constellé de la nocturne Fête
Se déroula la voix d'une lente musette.

On entendit alors toutes les Légions
Répondre par leurs chants et leurs psaltérions.

On distinguait qui se rapprochait de la Terre
Tout un monde en extase obscurci de lumière.

La mort de plus en plus s'infiltrait cependant
A travers les tissus bleuis du mendiant.

Mais à mesure qu'il s'éloignait de la vie
Son âme plus légère était d'autant ravie.

N'était-ce pas le blé germant des Livres saints
Ou la pâte qui lève au contact du levain ?

La vision semblait de plus en plus réelle.
Il put se redresser et il marcha vers elle.

Le Paradis arda comme un essaim qui bout
Lorsque le pauvre errant de nouveau fut debout.

Quand ils virent saigner ses pieds évangéliques
Les chœurs firent sonner plus haut l'Hymne angélique.

Et l'Enfant qui buvait à l'ineffable sein,
Se retournant, tendit au disciple les mains.

Alors se résolvait le sublime problème
Où les mots confondus n'en formaient plus qu'un : aime !

Le moribond voyait mais immatériels
Les instants d'ici-bas se refléter au Ciel :

Ceux qu'il avait vécus dans la maison natale
Et sur une vallée comme une mer étale :

Avec le jour naissait et mourait le labeur ;
La soupe parfumait l'ombre des travailleurs.

Il était une place avec quelques platanes
Au tronc desquels parfois on attachait des ânes.

Et l'enfant qui jamais n'avait quitté ces lieux
Les trouvait suffisants pour y loger son Dieu.

Y avait-il, y avait-il d'autres contrées
Hors ce village avec son linge sur les haies ?

Les saisons qui roulaient et leurs quatre splendeurs
Ne duraient-elles pas ici autant qu'ailleurs ?

Et la bonté que lui montraient ses père et mère
Eût-elle été plus grande en de plus vastes terres ?

Mais plus tard, tel qu'un aigle un agneau, le destin
Ravit l'adolescent pour l'emporter au loin.

Il avait demeuré longtemps en Amérique.
Son âge mûr vécut de dures géorgiques.

Il avait vu jaillir des braises d'ateliers
D'éblouissants épis mais creux et pas liés.

Les animaux de fer qu'animaient des courroies
Ne lui rappelaient point les doux bœufs qu'un joug ploie.

La moisson jaune là n'était qu'un or brutal
Qu'on entassait au fond de coffres de métal.

Sa vue avait subi au cœur d'étranges serres
La flore incandescente et mortelle du verre.

Coquelicots des Pyrénées où étiez-vous
Dont les feux comme ceux des roses sont si doux ?

Combien il effectua de pénibles descentes
Aux mines d'où, horreur ! la saison est absente !

Lors, comprenant que rien sans amour n'a de prix,
Par son pays natal il fut au loin repris.

Son travail ne reçut aucune récompense.
Il revint pauvre et fier dans notre vieille France.

Il revivait tout cet ancien retour. D'abord
Les clochers s'élevant peu à peu sur le port.

Puis l'arrivée à pied sur la terre natale
Et tout à coup d'en haut la vallée qui s'étale.

Rien ne semble changé dans ce pays herbeux
Qui tremble, car le pauvre a les larmes aux yeux.

C'est le même horizon et la même rivière
Et le même sentier avec les mêmes pierres.

Et c'est la même place aux platanes si beaux
Où j'ai dit qu'on liait parfois des animaux.

Ses parents sont-ils morts ? Il resta sans écrire.
Ne s'enrichissant pas il n'osait le leur dire.

Où donc es-tu, bon chien qui accours au-devant
Du voyageur ? Hélas ! Tu es mort, lui absent.

Sinon pareil au chien d'Ulysse dans Homère
Tu frémirais de joie, ta queue battrait la terre.

Ton maître hébergera ce fils de ton pays
Qui fut probe et vaillant mais que le sort trahit.

Il y aura toujours quelqu'un à la chaumière ;
Si ce n'est pas les vieux ce sera quelque frère.

Mais le frère lui dit : je ne te connais pas ;
Va-t'en chercher ailleurs ta couche et ton repas.

Il s'en alla pleurant bien moins sur sa disgrâce
Que sur la dureté d'un homme de sa race.

Il n'avait plus le cœur solide à travailler
Et dès lors il ne put que prier et mendier.

Un jour après de chauds et nombreux kilomètres
Il atteignit les champs du père de mon maître.

J'ai dit plus haut comment sur l'ordre de ce vieux
Une enfant lui donna du pain et fut à Dieu.

Dès lors il s'en revint deux fois à chaque année
Bénir cette famille austère et fortunée.

Il prenait à la joie de tous place au foyer,
Tutoyant les enfants et par eux tutoyé.

Il venait au moment de la moisson profonde
Quand les puits altérés voient décroître leur onde.

Il arrivait encor par la neige et le gel
Et comme cette même nuit à la Noël.

* * *

S'étant donc relevé, de son âme ravie
Il embrassait l'amour de l'éternelle Vie.

Et ses souffrances s'enfuyaient au loin tandis
Que peu à peu se rapprochait le Paradis.

La croyance du peuple est qu'à la dernière heure
Nos défunts revenus autour de nous demeurent.

Or tandis qu'il priait Dieu, la Vierge et Joseph,
L'agonisant crut voir son père humble et doux chef.

Ce père conduisait des bœufs dans une plaine
Que l'émail de l'azur rendait toute sereine.

Une femme apporta à boire au travailleur
Dont le front rayonnait d'une sainte lueur.

L'indigent comprenait que son père et sa mère
Quoiqu'il les reconnût vivaient hors de la Terre.

Ils étaient près des morts de la ferme où toujours
On accueillait dans l'allégresse son retour.

L'aïeul était assis dans ce site paisible
Avec des vieillards beaux comme ceux de la Bible.

Et la fière servante en allée au Printemps
Haute, marchait vers eux et semait en chantant.

De la beauté déjà c'était la prescience…
Et la neige accueillant le pauvre fit silence.

* * *

Le maître de la ferme en ce jour hivernal,
Pressé par quelque soin fit seller son cheval.

Ayant sous son manteau mis en sautoir sa gourde,
Il poussa sa monture aux solitudes sourdes.

Sous le poids des flocons le rameau simulait
Ou la plume d'autruche ou le lainage épais.

De l'ombre apparaissait aux bouches des crevasses ;
Un essaim gris comblait le vide de l'espace.

Certes ! Le cavalier n'avait pas le cœur gai :
Au repas de Noël le pauvre avait manqué.

Quand ne reparaît plus celui qui vagabonde
On peut craindre pour lui plus que pour tout le monde.

Le vieillard s'attristait dans l'éblouissement
De cette nappe sainte étendue sur les champs.

Pourtant c'est tout l'Été si fécond que protège
Sous son désert mortel et stérile la neige :

Ainsi la fiancée pour prendre l'anneau d'or
Couvre d'un voile blanc l'argile de son corps.

Tandis qu'ainsi le maître élevait ses pensées
Son cheval s'arrêta les oreilles dressées.

Le cadavre du pauvre était étendu là ;
L'homme mit pied à terre et au front le baisa.

Et puis comme jadis l'autre de Samarie
Il mit un peu de vin sur cette chair meurtrie.

Ceux qui dorment ainsi ne se réveillent pas.
Cet humble ne laissait sur terre que ses pas.

Le maître de la ferme alors dessus sa bête
Hissa le corps sacré du pauvre et du poète.

Il recouvrit ce corps du manteau qu'il ôta
Et tirant l'animal par la bride il rentra.

* * *

Tous ceux du bourg et de la ferme accompagnèrent
Le pauvre que l'on mit deux jours après en terre.

La neige recouvrit d'un provisoire toit
Ce tertre seul palais de qui Dieu fit un roi.

L'hymne qui s'éleva dans le jardin funèbre
Laissa le nom du mort recouvert de ténèbres.

Et cet hymne n'est point d'un homme qui eût craint
Sans doute de troubler le sommeil de ce saint.

Le Ciel même envoya un cœur avec des ailes
Et à la voix d'amour : le rouge-gorge frêle.

Son plumage est marqué de ce sang qu'a versé
Sur le Calvaire noir l'auguste Transpercé.

Voici ce que chanta, traduit par le poète,
L'oiseau qui se percha sur l'épineuse Tête :

Ci-gît celui en qui s'ancra le doux espoir
Des invisibles biens qu'à présent il peut voir ;

Âme ! La plénitude épousera ton vide,
Car plus elle est sans eau plus la coupe est avide ;

Celui qui est chrétien a la capacité
De tout ce que n'a pas reçu sa pauvreté.

La foi comme la mer est davantage immense
Quand le voyageur fait une plus longue absence.

La disette des blés nous rend plus chère encor
La moisson à venir et la douleur la mort.

L'obscurité où n'apparaît nulle lumière
Fait plus éblouissant le phare qu'on espère.

Joie de Noé quand la chaîne serrée des flots
Cède et laisse cueillir une feuille à l'oiseau !

Ivresse de Jacob lorsque les chars d'Égypte
Lui prouvent que Joseph n'est pas mort dans la crypte !

Te Deum de Colomb quand sur l'eau qui suit l'eau
Il voit un bâton frais et taillé au couteau !

Allégresse du prêtre alors qu'il tient l'hostie
Et qu'il va prononcer les paroles de Vie !

L'enclos devant le pauvre est à jamais ouvert
Et la fertilité remplace le désert.

L'âme qui ici-bas ne fut pas son épouse
Vient l'attendre à l'entrée des mystiques pelouses…

Ainsi chantait l'oiseau. Sa voix comme un filet
D'eau pure tout le long d'un cyprès ruisselait.

Elle en tombait élargissant la solitude
Pour célébrer la mort et ses Béatitudes.

Et cette voix semblait s'étayer dans l'azur
Sur la neige et former aériens des murs.

Comme l'arc ogival en quelque belle église
S'élançait hardiment la double vocalise.

Et quand cette harmonie un moment se taisait
La nef se recueillait et s'approfondissait.

Chaque couplet disait à quelles hautes places
Le mendiant était parvenu dans la grâce.

Et il siégeait avec les pauvres en esprit
Que fait ses héritiers le Seigneur Jésus-Christ.

Et il siégeait avec les doux dans un Royaume
Suave comme un cœur d'où découle tout baume.

Et il siégeait avec les hommes dont les pleurs
Lavèrent le regard et qui voient le bonheur.

Et il siégeait avec ceux qu'affame et qu'altère
La Justice d'En Haut quand ils sont sur la Terre.

Et il siégeait avec les miséricordieux
Remettant au prochain comme leur remet Dieu.

Et il siégeait avec ceux dont l'âme limpide
Reflète d'autant plus ce Dieu qu'elle est sans ride.

Et il siégeait avec les enfants de la paix
Imitant les agneaux près du pasteur groupés.

Et il siégeait avec ceux qu'a voués l'impie
A l'insulte, à l'épreuve et à la calomnie.

La voix du chantre à mesure se dépouillait
Que chacun des versets bibliques s'envolait.

Elle était à cette heure à la neige semblable,
Neige dont le seul ton cache un prisme innombrable.

L'oiseau se tut. Alors élevant mon esprit
Je regardai autour de moi et je compris.

L'Hiver différait bien de ce qu'en font les hommes.
L'absence en lui n'était apparente qu'en somme.

La sève la plus jeune est celle dont il vit
Plus jeune qu'au Printemps même lorsque tout luit.

Au bout de quelques jours en effet s'espacèrent
Les îles de la neige étendue sur la terre.

Et la mousse qui apparut sembla crier
Tant sa robe était neuve et tant elle brillait.

Qui n'a vu en Janvier danser les jeunes filles
Quand leurs regards ainsi que cette mousse brillent ?

Le monde en Carnaval met un masque puissant
Pour couvrir la rougeur de son amour naissant.

Je ne m'y trompe pas. J'ai dit que les poètes
Retrouvent dans la nuit d'Été la moisson faite.

Et j'évoque en Hiver les trois autres saisons
Quand je contemple au crépuscule l'horizon.

La feuille avec la fleur et le fruit y figurent :
Le bourgeon vert, la rose et l'or des grappes mûres.

C'est le métier de Dieu qui peint avec du jour
Les choses dont bientôt nous verrons le retour.

Ces poussières ténues que le soleil colore
Ne font-elles les soirs pareils à des aurores ?

Et la cendre de l'homme au delà du tombeau
N'est-elle pas frappée de l'Astre le plus beau ?

Ainsi et selon que notre humeur les dégage
L'Hiver comme Janus présente deux visages.

Il m'a plu de le voir en ce septième chant
Tel qu'il fasse à l'Hiver de l'an dernier pendant.

Je le montrai vieillard battu par la tempête ;
Le voici jeune et souple et tenant haut la tête.

Et puisqu'à mes héros il les faut comparer
Je vois sur un chemin l'un et l'autre marcher.

L'un, c'est le tonnelier dont l'échine se voûte
Ainsi que le soleil au déclin de sa route.

L'autre, c'est le marin-laboureur droit et fier,
Semblable à ce soleil quand il domine l'air.

— Fils, dit le tonnelier qui tient sur une épaule
Un cercle de barrique et un faisceau de gaules…

Fils, je veux te parler de la petite enfant
Qui égaie le foyer où ta femme t'attend ;

Le bonheur soit sur vous et que votre grand'mère
Fasse exaucer pour vous dans le Ciel mes prières !

Tu sais que j'honorais cette sainte ici-bas ;
Le devoir la suivait dès l'aube pas à pas ;

Je m'en irai tout seul plus qu'elle ne fut seule ;
L'ombre habite avec moi, non pas avec l'aïeule.

O mon ami ! Pourquoi aurais-je travaillé
Si je ne me savais par vous d'amour payé ?

Dans mon nid qu'a tissé trop souvent la tristesse
J'ai depuis quarante ans mis à part quelques pièces ;

Et ces pièces j'ai dit que je les laisserais
A l'enfant qui, de vous, la première naîtrait ;

Ce fut ma seule joie en ce monde où tout passe
Cette épargne gardée dans ma pauvre besace ;

Le métal reproduit avec fidélité
Tout ce qu'il représente et qu'il peut racheter ;

Mes sous ont conservé le teint brun de la terre ;
L'argent luit imitant l'eau qui la désaltère ;

L'or ressemble au soleil qui échauffe et pétrit
Cette terre et cette eau dont chacun se nourrit ;

Et c'est pourquoi ma main de paysan conserve
Avec respect une humble somme qui vous serve !

De même qu'est frappée au front d'un empereur
La monnaie, la voici marquée de mon labeur ;

Lorsque vous doterez un jour la nourrissonne
Qu'elle entende mes mots en espèces qui sonnent ;

Et qu'elle y voie auprès de qui l'épousera,
Moi mort, la vigne encor fructifier par mes bras…

Le marin-laboureur ne pouvait pas répondre ;
Il ne sut que laisser son cœur en larmes fondre.

Et le vieillard alors : ô fils ! ne pleure point ;
Ce n'est pas le moment, ma joie en est témoin ;

Que le bonheur des tiens par mes soins se prépare !
C'est à tort que l'on fait le campagnard avare ;

Ceux qui jugent ainsi sont injustes. Pourtant
Ils disent vrai s'ils nous appellent regardants.

Malheur à celui-là qui jamais ne regarde
Si l'année est mauvaise ou son mur se lézarde !

Et comment pourrions-nous sans souffrir gaspiller
Cet or dont chaque grain durement est payé ?

L'insoucieux qui rit et dépense sans trêve
Ne connaît pas le poids du sac que l'on soulève ;

Il n'a pas comme il dit sans doute regardé
Un aïeul gémissant charger des chars de blé ;

Quelques légers deniers tiennent en équilibre
Les lourds travaux des champs où la faucille vibre ;

Il n'en fallut que trente et Judas vendit Dieu
Hélas ! en balançant la Terre avec les Cieux !

C'est pourquoi le Seigneur de tout pardon avide
Bénit avec son sang les hommes aux mains vides.

Et le pauvre trouvé dans la neige à Noël
Est entré de plain-pied au Royaume éternel ;

Maintenant j'ai testé mais tu connais tes charges :
Sache serrer ta main et l'ouvrir toute large ;

Parfois plus qu'un écu mal donné vaut un sou :
La monnaie dont le Christ nous rachète est un clou.

* * *

Une étoile apparut, une autre et encore une,
Électriques fanaux d'une invisible hune.

Et bientôt elles fourmillaient et le regard
Ne les dénombrait plus, les découvrant trop tard.

Elles naissaient subitement, parfois ensemble,
Celle-ci immobile et celle-là qui tremble.

Le marin-laboureur avec le tonnelier
Se taisaient, écoutant le heurt de leurs souliers.

Comprenaient-ils que Dieu à la fin des journées
Établit le bilan de la nuit éclairée ?

Pensaient-ils au crédit qu'ouvre le Créateur
Aux hommes ici-bas de toutes ces valeurs ?

Car des astres Il fait la fortune du Monde :
Il règle et Il soutient le poids des grandes ondes.

Dispensant comme il faut les constellations
Il fait rouler le globe au milieu des saisons.

Certains astres ainsi que les Étés sont jaunes
Et d'autres rouges tels de somptueux Automnes.

D'autres encore ainsi que les Printemps sont verts
Et d'autres enfin blancs et pareils aux Hivers.

Cette image des cieux se retrouvait en somme
Dans les pièces laissées sur terre par un homme.

Ainsi que le Seigneur le ferait profiter
Des richesses sans nom de son éternité :

Le tonnelier laissait tous les biens de sa vie
A l'enfant que son sage cœur avait choisie.

Sur la route à présent je n'entends plus de pas.
Mes amis sont rentrés. C'est l'heure du repas.

Je reste seul. Alors dressant comme une lyre
Mes bras, je sens frémir le Dieu auquel j'aspire.